

Brigitte Hatat

Rester vivant *

« [...] rien en vérité ne peut empêcher le retour de plus en plus fréquent de ces moments où votre absolue solitude, la sensation de l'universelle vacuité, le pressentiment que votre existence se rapproche d'un désastre douloureux et définitif se conjuguent pour vous plonger dans un état de réelle souffrance. Et, cependant, vous n'avez toujours pas envie de mourir ¹. »

C'est ainsi que Michel Houellebecq, dans son premier roman paru en 1994 et intitulé *Extension du domaine de la lutte*, pose la condition, tellement humaine, de son narrateur, « symbole pertinent », comme il le qualifie lui-même, « de l'épuisement vital. Pas de sexualité, pas d'ambition ; pas vraiment de distractions, non plus ². » Fumer des cigarettes, dit-il, est devenu la seule part de véritable liberté dans son existence. La seule action à laquelle il adhère pleinement, de tout son être. Son seul projet ³.

Comme le disait Frédéric Beigbeder, « les romans de Michel Houellebecq nous donnent des nouvelles de l'homme : elles ne sont pas bonnes ⁴. »

Approche du désarroi

En effet, de roman en roman, ce qu'écrit Michel Houellebecq n'est pas sans faire écho à la dérégulation du sujet contemporain, dérégulation face à son destin de solitude et d'exil. Non que ce destin soit le fait de la modernité – celle que conditionne le discours de la science et du capitalisme –, car ce destin, d'être effet du langage, est non pas contingent mais structurel, il vaut pour tous les parlêtres et de tous les temps.

Toutefois, il y a bien un malaise spécifique à la modernité qui, laissant le sujet seul face à ce destin structurel, dévoile dans toute sa nudité ce que Lacan a appelé le statut « prolétaire » de l'individu. Prolétaire au sens de celui qui est dépouillé de tout et qui n'a rien pour faire lien social. Disons l'individu dépouillé de ses attributs, déshabillé des semblants (entre I et S), et donc réduit à son être de jouissance (R). « Grâce à quoi, dit Lacan dans *R.S.I.*, l'homme prolétaire réalise l'essence de l'homme ⁵ », essence qui est

celle du Un tout seul, du Un sans l'Autre. Cet Autre du recours qu'on implore dans la peine ou dans la détresse, mais aussi bien dans la joie.

Déjà en 1948, dans son texte « L'agressivité en psychanalyse », Lacan évoquait cette figure de « l'homme "affranchi" de la société moderne [dont] le déchirement originel révèle jusqu'au fond de l'être sa formidable lézarde ⁶ ». Il distinguait déjà, on le voit, la faille structurelle et la manière dont l'Autre peut y répondre : la voiler, la dévoiler ou la laisser béante. Quant à l'homme affranchi, c'est l'homme affranchi de l'Autre, cet Autre auquel les discours traditionnels – ceux d'avant le discours de la science – donnaient consistance, en suppléant à son absence par des Autres de substitution.

C'est à cette figure du prolétaire comme essence de l'homme que Michel Houellebecq hausse son narrateur dans la phrase citée plus haut, où c'est l'emploi des adjectifs qui transcende en quelque sorte la contingence individuelle, celle du personnage, pour la faire passer au rang d'universel, disons d'humaine condition : « *absolue* solitude », dit-il – à savoir celle du *un* qui se sait tout seul –, « *universelle* vacuité » – il n'y a pas d'Autre pour répondre à cette solitude et y faire partenaire – quant au « pressentiment que votre existence se rapproche d'un désastre douloureux et définitif », elle traduit très justement le sentiment de précarité des individus, qui peuvent à tout moment être réduits, ou se réduire, à l'objet rebut, à l'objet déchet.

Non que cette précarité soit le simple fait des contingences qui menacent les sujets contemporains à l'échelle individuelle ou collective. Elles sont nombreuses, certes, mais elles ne l'étaient pas moins dans le passé. Plutôt cette précarité relève-t-elle d'une trop grande proximité avec un réel sans nom, sans représentation, que les semblants du discours ne permettent plus de voiler.

Ce sentiment de précarité n'épargne ni le riche ni le pauvre, ni l'inclus ni l'exclu. Quelles que soient les satisfactions dans ce que Lacan a appelé « les réalisations les plus effectives » et « les réalités les plus attachantes ⁷ » – c'est-à-dire le travail et l'amour –, le recours qu'elles offrent n'en apparaît pas moins précaire et souvent insuffisant pour préserver le sentiment de la vie. Houellebecq le dit, il s'agit moins de rester en vie – il n'y a pas, à proprement parler, envie de mourir – que de *rester vivant*. Ce qui n'est pas la même chose, et toute notre clinique en témoigne.

Les parages du vide

Madame S. a 55 ans, une vie conjugale, familiale et professionnelle qu'elle estime plutôt réussie et satisfaisante. Rien en tout cas qu'elle serait amenée à radicalement changer, dit-elle, s'il lui était donné de recommencer.

Toutefois, quelque chose cloche dans son existence pourtant bien remplie. « Un vague sentiment, dit-elle, comme un rétrécissement de la poitrine et du monde. » Bien qu'elle l'ait éprouvé depuis longtemps, par intermittences, il s'est fait plus dense, plus palpable, comme plus proche, sans qu'elle puisse dire si c'est lui qui s'est rapproché d'elle ou si c'est elle qui s'en est rapprochée. Cela, bien sûr, ne l'empêche pas de vivre, rien n'a fondamentalement changé, mais « depuis qu'[elle] y prête attention, il y a comme une ombre qui plane au-dessus d'[elle]. » Elle ressent une certaine fatigue, qui ressemble davantage à une forme de lassitude qu'à une réelle fatigue, c'est comme si parfois elle manquait de ressort et de tonus. Il lui faut souvent se faire violence pour « reprendre le dessus ». Quel que soit le sens qu'elle donne à cet état – effet de l'âge ou de la ménopause, manque de vitamines, crise existentielle passagère, remaniements des identifications qu'elle peut tout à fait décliner, etc. –, aucun ne la satisfait vraiment. « Je sais bien, dit-elle, qu'il s'agit d'autre chose, mais je ne sais pas quoi. »

Une image s'impose à elle pour traduire ce qu'elle éprouve, celle d'un ours blanc sur un petit morceau de glace détaché de la banquise, et qui dérive doucement. D'ailleurs, c'est peut-être quand elle a vu cette scène dans un documentaire que ce qu'elle éprouve a pris consistance. Il y a pour elle dans cette image comme un écho à ce rétrécissement qu'elle ressent et pressent dans sa vie mais aussi dans son être. Bien sûr, le temps n'est plus aux choix cruciaux ni à la conquête, une grande part des projets qu'elle avait étant jeune sont derrière elle, réalisés d'ailleurs pour la plupart, mais cela ne rend pas tout à fait compte pour elle de ce qu'elle éprouve. Elle pourrait tout aussi bien, dit-elle, être heureuse et fière du travail accompli. Mais aussi profiter des satisfactions que lui offrent son métier et son couple, les voyages, les visites des enfants et petits-enfants... Mais voilà, si elle se retourne sur le chemin parcouru, il est vaste et bien rempli, l'horizon est lointain et plonge dans sa petite enfance, mais si elle regarde devant elle, là où la vie la pousse inexorablement, il y a comme un flou, un vide... comme si le chemin s'arrêtait très près de ses pieds, comme si chaque pas risquait de la mener au bord du vide. Comme pour l'ours blanc, le sol qui la supporte semble fondre et rétrécir inexorablement. Cela ne l'angoisse pas vraiment, mais freine son élan.

Ce qu'elle éprouve dans ces moments où le voile s'entrouvre sur le réel de la vie et de la jouissance – sensible, ô combien !, dans cette figure de l'ours polaire – ne débouche pas, pour autant, sur un état dépressif. Cela, peut-être, aurait pu être, si elle n'avait pas décidé de rencontrer un analyste et de miser sur la parole. « En venant parler de cela, dit-elle, j'allonge le chemin. »

La libido et le territoire

Le même rétrécissement est décrit par Michel Houellebecq, mais la déréluction du Un tout seul est là patente, et se présente dans toute sa nudité : « Je suis au centre du gouffre, dit le narrateur. Je ressens ma peau comme une frontière, et le monde extérieur comme un écrasement. L'impression de séparation est totale ; je suis désormais prisonnier en moi-même. Elle n'aura pas lieu, la fusion sublime ; le but de la vie est manqué. Il est deux heures de l'après-midi ⁸. »

Dans son dernier roman, *Sérotonine*, l'auteur pousse le dire encore plus près du bord, au niveau peut-être de ce que Lacan appelait l'expérience du désarroi absolu, du sans recours, au niveau duquel l'angoisse est déjà une protection. En effet, « l'angoisse déjà se déploie en laissant se profiler un danger, alors qu'il n'y a pas de danger au niveau de l'expérience dernière de l'*Hilflosigkeit* ⁹. » Pas de déploration cette fois, seulement une forme de détachement face à l'inéluctable et l'accompli : « J'en étais donc au stade, dit le narrateur, où l'animal vieillissant, meurtri et se sentant mortellement atteint, se cherche un gîte pour y terminer sa vie. Les besoins d'ameublement sont alors limités : un lit suffit, on sait qu'on n'aura plus guère à en sortir ; pas besoin de tables, de canapés ni de fauteuils, ce seraient des accessoires inutiles, des résurgences superflues, voire douloureuses, d'une vie sociale qui n'aura plus lieu. Une télévision est nécessaire, la télévision divertit ¹⁰. »

Dans *L'En-corps du sujet*, Colette Soler précise que « chacun fabrique son territoire avec sa libido. C'est dans ce périmètre que se logent les objets qui comptent, que ce soit les objets d'amour, du sexe ou du travail. On constate que passé le périmètre libidinal, il est très difficile d'éveiller la moindre étincelle d'intérêt chez les sujets ¹¹. »

On conçoit donc qu'il ne suffit pas de montrer au sujet dit déprimé les beautés et les attraits du monde pour relancer l'élan vital et retendre le vecteur de la libido. Chez l'être dont le corps est mortifié par le langage, un corps désert de jouissance, la libido, qui noue désir et jouissance, est l'oasis qui préserve le sentiment de la vie. Dès lors, le monde que la libido a déserté est un monde sans vie, un monde sans valeur, sans attrait. L'épuisement vital, si repérable dans la clinique, n'est pas tant le fait d'un défaut de l'organisme vivant que d'un défaut de l'organisme libidinal. Disons une maladie de la libido, quelles qu'en soient les formes spécifiées.

Dans un texte de 1950 sur les fonctions de la psychanalyse en criminologie, Lacan évoque « l'hypogénéralité » et « la froideur libidinale » d'individus présentant des tendances criminelles, tendances allant du vol au

crime passionnel en passant par des délits tels que le viol, l'exhibition, etc. Ces tendances, dit Lacan, témoignent davantage d'un défaut que d'un excès vital. Ces sujets, dans leurs délits comme dans leurs actes criminels, « trouvent et recherchent une stimulation sexuelle [qui] ne saurait être tenue pour un effet de débordement des instincts ¹². »

Rester vivant

Il s'agit donc de *rester vivant*, de s'éprouver vivant. Tout autant qu'à la violence des actes, le recours à la violence et à la cruidité des mots ou des images témoigne davantage d'un défaut vital que de son excès. Houellebecq le montre bien, ce n'est pas une libido en excès qui pousse à chercher dans les images et les mots d'une sexualité crue et brutale, dans des propos souvent violents, voire franchement haineux, une stimulation à des sens défaillants. Plutôt cette grimace de la vie, avec ses convulsions et ses secousses, trahit-elle une tentative désespérée de la vie en révolte contre son agonie.

Ainsi Tibère, l'empereur anachorète, réunissant dans sa retraite de Capri des couples de jeunes gens en vue d'accouplements monstrueux, et tentant par cette vision de ranimer ses désirs défaillants pour fuir ce que les Romains appelaient le *tædium vitæ*, le dégoût de la vie ¹³.

Dans *Miroir de la tauromachie*, Leiris évoque l'ennui et la morosité des sujets contemporains, cette impression de vie châtrée qui rendraient désirables pour certains les conjonctures même les plus catastrophiques « parce qu'elles auraient du moins le pouvoir de mettre en jeu notre existence dans sa totalité ¹⁴ ».

Extension du domaine de la lutte

Cet épuisement vital – si prégnant aujourd'hui avec la montée du champ des dépressions – n'est pas tant à chercher dans les contingences de l'histoire que dans les impasses constitutives du désir du sujet. Seule l'entité du désir, disait Lacan en 1938, permet de désigner les « variations que la clinique manifeste dans l'intérêt que porte le sujet à la réalité, dans l'élan qui soutient sa conquête ou sa création ¹⁵. » Mais il faut y ajouter, comme Lacan le fera plus tard, une condition de jouissance.

Il y a quantité de chemins, dit Freud dans *Malaise dans la civilisation*, pour conduire au bonheur tel qu'il est accessible aux hommes, à savoir relatif puisque le bonheur plein n'est pas réalisable. Ce bonheur, ajoute-t-il, est un problème d'économie libidinale individuelle. En matière de ressources libidinales, tous ne sont pas égaux et les recours auxquels chacun peut

prétendre, que ce soit dans les réalisations effectives ou dans les réalités les plus attachantes – toutes ces *Hilfskonstruktionen* compensatoires au défaut structurel –, dépendent aussi de ce facteur individuel. Mieux vaut, suggère Freud, en savoir quelque chose, faute de quoi le sujet s'exposera à une sanction. Disons la sanction du réel.

À défaut d'une voie commune et universelle, le sujet doit trouver seul – mais non sans quelques autres – les voies pour obtenir sa propre satisfaction. Tout dépend, dit Freud, « de la satisfaction réelle que chacun peut attendre du monde extérieur, de la mesure où il est susceptible de s'en rendre indépendant, enfin de la force dont il dispose pour le modifier au gré de ses désirs ¹⁶ ». On reconnaît là les trois positions à l'égard du monde extérieur : s'en satisfaire, s'en retrancher, ou bien s'employer à le transformer.

Si certains trouvent dans une lutte sans merci pour l'appropriation des biens un recours compensatoire au statut prolétaire que nous confère le langage, d'autres, à l'extrême, se retirent de la lutte pour rejoindre cette figure de l'homme dépossédé, symbole de l'épuisement vital, qu'a si bien décrite Michel Houellebecq.

Même l'amour est un recours précaire – Freud le disait déjà en son temps –, d'autant plus précaire aujourd'hui qu'il est livré à la contingence des rencontres, sans le secours d'un discours établi. À la différence des autres discours qui orchestraient l'union des corps – pour le meilleur et pour le pire d'ailleurs –, le discours capitaliste ne fonde aucun lien social, il connecte le Un tout seul à la série des objets. Objets, lots de consolation, rien d'autre, dit Lacan, que des « plus de jouir en toc ». Pris dans l'économie de marché, le champ de l'amour se révèle lui aussi marchandise et objet de lutte – « extension du domaine de la lutte », dit Houellebecq : « Tout comme le libéralisme économique sans frein, et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de paupérisation absolue. Certains font l'amour tous les jours ; d'autres cinq ou six fois dans leur vie, ou jamais. [...] Certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et à la solitude ¹⁷. »

Restent encore, pour ceux qui se sont retirés de la lutte, ces derniers recours que sont l'intoxication chronique et les sédatifs. S'ils aident, parfois, à préserver la vie du vivant, à ne pas mourir, ils sont insuffisants pour soutenir l'élan vital.

Configuration du dernier rivage

« C'est un petit comprimé blanc, ovale, sécable. Il ne crée, ni ne transforme ; il interprète. Ce qui était définitif, il le rend passager ; ce qui était inéluctable,

il le rend contingent. Il fournit une nouvelle interprétation de la vie – moins riche, plus artificielle, et empreinte d’une certaine rigidité. Il ne donne aucune forme de bonheur, ni même de réel soulagement, son action est d’un autre ordre : transformant la vie en une succession de formalités, il permet de donner le change. Partant, il aide les hommes à vivre, ou du moins à ne pas mourir – durant un certain temps¹⁸. »

Mots-clés : discours capitaliste, prolétaire, précarité, épuisement vital, libido, Houellebecq.

* ↑ Texte écrit à partir d’interventions à la journée de l’Espace clinique du Havre, le 25 janvier 2019, et à la journée du ccp2A, le 9 février 2019.

1. ↑ M. Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, J’ai Lu, 2010, p. 11.
2. ↑ *Ibid.*, p. 21.
3. ↑ *Ibid.*, p. 40.
4. ↑ Dans *Le Figaro Magazine* du 13 novembre 2010.
5. ↑ J. Lacan, Séminaire R.S.I. (1974-1975), inédit, leçon du 18 février 1975.
6. ↑ J. Lacan, « L’agressivité en psychanalyse » (1948), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 124.
7. ↑ J. Lacan, « Note aux Italiens » (1973), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 310.
8. ↑ M. Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, op. cit., p. 103.
9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L’Éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Paris, Seuil, 1986, p. 351.
10. ↑ M. Houellebecq, *Sérotonine*, Paris, Flammarion, 2018, p. 216.
11. ↑ C. Soler, *L’En-corps du sujet, Cours 2001-2002*, Paris, Formations cliniques du Champ lacanien, 2002, p. 38.
12. ↑ J. Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », 1950, dans *Écrits*, op. cit., p. 148.
13. ↑ Suétone, « Vie de Tibère », dans *Vies des douze Césars*, Paris, Folio Classique, 1975.
14. ↑ M. Leiris, *Miroir de la tauromachie*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 2013, p. 28.
15. ↑ J. Lacan, *Les Complexes familiaux* (1938), Paris, Navarin, 1984, p. 106.
16. ↑ S. Freud, *Malaise dans la civilisation* (1929), Paris, PUF, 1992, p. 30.
17. ↑ M. Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, op. cit., p. 67.
18. ↑ M. Houellebecq, *Sérotonine*, op. cit., p. 228.